

Le Bazar de la Charité

Odile Bouhier

D'après la série créée par
Catherine Ramberg et Karine Spreuzkouski

Le Bazar de la Charité



© Éditions Michel Lafon, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0413-7

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Pierrot et Louissette, pour leur indéfectible soutien.

*À ma chère Véronique et nos happy hours,
qui ont (sup)porté ce joyeux Bazar.*

PROLOGUE

4 mai 1897, Paris, Bazar de la Charité, 15 h 30.

Les Champs-Élysées, depuis qu'on y avait construit de belles maisons, tracé des alignements de marronniers, ce n'était plus comme avant, quand les bourgeois n'osaient s'y aventurer. À l'époque, des garennes vagabondaient encore dans les terrains vagues et les potagers, on y croisait des jardiniers et des joueurs de boules. La nuit, des ombres inquiétantes circulaient entre les lumignons des cabarets improvisés dans les masures et les cabanons.

À présent, le bourgeois moderne, son épouse bien en main, s'y promenait et béait d'admiration devant le défilé de landaus armoriés. Et, cette après-midi, sur un terre-plein circulaire bordé de jeunes arbres et de réverbères flambant neufs plantés à intervalles réguliers, le soleil nappait d'une lumière liquoreuse des groupes en conversation devant le Bazar de la Charité. Il trônait cette année-là rue Jean Goujon, sur

l'un des derniers terrains vagues de ce très huppé huitième arrondissement, à deux pas du rond-point des Champs-Élysées. Cette réunion annuelle avait pour but de rassembler des fonds pour aider les plus *nécessiteux*.

Émeline abhorrait ce terme hypocrite : « *nécessiteux* »... Bien un mot de riche. Les bourgeois avaient peur de prononcer le mot « pauvre », bien plus parlant, ils vivaient ainsi dans l'illusion, convaincus que ne pas nommer les choses permettait qu'elles n'existent pas. Comme si, derrière la misère, aucune lumière n'était possible. À l'inverse, Émeline ne craignait pas d'appeler un chat un chat et, dans la mesure où elle n'avait pas sa langue dans sa poche, une chatte une chatte. Avec la hardiesse de ses dix-sept ans, elle se mêlait aux autres jeunes filles de son âge venues là, car ce Bazar de la Charité était le lieu idéal pour manifester son entrée dans le monde très fermé du Tout-Paris. *Bazar de la Charité*... Il n'y avait décidément que les imbéciles pour oser une telle association de mots franchement inconciliables ! Avec cette manifestation caritative hautement couverte

par la presse, les âmes aristocrates déboulaient de toute la France et se sentaient purifiées d'octroyer quelques miettes aux bas-fonds de leur Belle Époque.

Les grosses fortunes parisiennes profitaient de l'occasion pour s'exhiber, affichant une générosité de façade qui avait le don d'horripiler Émeline. La jeune fille soupira : cette « belle époque » qui rayonnait dans le monde n'était qu'un leurre, elle ne l'était que pour ceux qui avaient les moyens du faste et de l'élégance. Les pauvres de la zone n'avaient rien de « nécessaire », ils crevaient carrément de faim dans leurs cabanes d'infortune insalubres dressées de l'autre côté des fortifications. Émeline savait de quoi elle parlait, elle avait perdu tous les siens, décimés par la tuberculose et la famine.

Toute cette mascarade l'agaçait au plus haut point : *Qu'ils crèvent...* laissa échapper la jeune anarchiste. Elle avait parlé trop bas pour être entendue, de toute façon avec le brouhaha ambiant, elle ne risquait rien.

Il fallait reconnaître qu'Auguste de Jeansin, président du comité d'organisation de cette foire mondaine, n'avait pas lésiné pour que le

lieu soit un voyage dans le temps et projette les invités dans une dimension moyenâgeuse. Grâce à son réseau – celui de son beau-frère plus exactement, le député conservateur Marc-Antoine de Lenverpré –, Auguste de Jeansin avait obtenu à bon prix la « rue du Vieux-Paris » afin de transformer sa cabane en château de contes. Cette œuvre du peintre et décorateur Chaperon, l'une des principales attractions de l'Exposition du théâtre et de la musique qui avait eu lieu quelques mois auparavant, transformait le taudis en palace. De Jeansin comptait bien, en impressionnant la galerie avec ce Bazar le plus couru de la capitale, récupérer de futurs clients et autres potentiels contrats juteux pour le journal qu'il dirigeait – pour l'heure en faillite. De Jeansin, passionné de progrès, se ruinait en brevets de toute sorte : il déposait la moindre de ses inventions, si farfelue fût-elle. C'était un homme qui avait le défaut de ses qualités : il était attachant, mais devenu manipulable à force de s'endetter pour le progrès, donc dangereux malgré lui.

Le décor en carton-pâte et les toiles peintes acquises pour *son* Bazar reproduisaient donc

une rue médiévale offrant en tout vingt-deux comptoirs à auvents, des échoppes aux enseignes pittoresques, des étages en trompe-l'œil. Deux jours plus tôt, lors de l'installation des comptoirs de vente, les dames patronnesses s'étaient plaintes des courants d'air et aussitôt la majorité des issues avait été clouée avec soin, confinant à l'extérieur le vent téméraire.

Dans cette vente de bienfaisance organisée par et pour les femmes de la haute, il était de bon ton d'être vu. Si on y était regardé, c'était encore mieux. Or, étant donné le nombre d'aristos et de bourgeois qui avaient rappliqué, on pouvait dire que la sauce avait pris : avec cet événement, le terrain vague de la rue Jean Goujon était définitivement le seul endroit où il fallait être. Les murs, soigneusement tapissés de lierre et de feuillage, donnaient une touche bucolique et assez décalée. Émeline trouvait l'ensemble grandiloquent, chargé, de mauvais goût. Le tout était surmonté d'un vaste vélum qui rendait en ce jour d'été précoce la chaleur plus étouffante encore.

Le terrain pouvait se transformer en borbier les jours de pluie, c'est pourquoi on avait jeté

à la hâte des planches de bois sur le sol, au cas où. Recouvertes d'un tapis rouge de velours, ourlées de plantes luxuriantes et de réverbères à gaz, offrant une impression de faste, elles permettraient en cas d'averse à ces dames et ces messieurs de la haute de ne point salir leurs bottines. Précaution vaine : au soleil qui criait sur Paris ce jeudi de l'inauguration, s'ajoutait l'oppression dégagée par la chaleur et la promiscuité humaines des milliers de personnes présentes. Parmi elles, Émeline repéra une superbe blonde au regard franc qui s'avancait dans l'allée centrale, le port altier dans sa robe de mousseline rose poudrée assortie à son teint de pêche. Alice de Jeansin, la fille aînée de l'organisateur du bordel ambient. Elle discutait avec son amie Odette de La Trémoille, cocue de la première heure qu'Émeline observa du coin de l'œil. Tout le monde savait que le mari d'Odette collectionnait les maîtresses et ne s'en cachait même pas. Odieux et abusif, il avait pour habitude de coucher, de force si nécessaire, avec ses bonnes. Nul besoin d'avoir inventé la poudre pour convenir que ce grossier personnage n'était qu'un queutard patenté. Émeline le savait

de source sûre, l'une des aides-cuisinières de la famille Huchon, nom de jeune fille d'Odette. Véridique : de La Trémoille n'avait pas hésité à engrosser la bonne de sa belle-mère la nuit où sa propre épouse accouchait. La soubrette d'à peine quinze ans avait dû avorter et était morte lors de l'opération, la faiseuse d'anges n'ayant pu juguler l'hémorragie provoquée par l'ablation du foetus.

Odette tenait de sa mère la fortune que convoitait de La Trémoille. Acariâtre, la veuve veillait au grain et détestait son gendre qui, outre les emmerdes, avait tout de même apporté une particule à sa fille ainsi qu'un descendant : Thomas, sept ans. Ce dernier lâcha la main de sa mère pour prendre celle d'Alice et suivre la jeune fille en direction du cinéma. Émeline fit un effort pour chasser de son esprit le souvenir de son petit frère emporté au même âge par la tuberculose. Elle concentra son attention sur Odette, laquelle se dirigeait vers l'un des comptoirs de vente.

— La Trémoille, fils de pute..., chuchota l'anarchiste dans l'oreille d'Odette en la dépassant.

Elle avait pris soin et un certain plaisir à ne pas prononcer la particule, ce *de* qui permettait d'avoir les yeux plus gros que le ventre. Choquée, Odette de La Trémoille se figea, découvrant la jolie jeune fille qui venait de lui parler.

— Honte à toi d'être sa femme ! invectiva encore Émeline en crachant devant les bottines de la bourgeoise.

Émeline, avalée par la densité de la foule, disparut, repérant deux flics en civil sur place pour sécuriser les lieux. La menace d'un attentat circulait en interne, le préfet de police Maurice Leblanc avait pris au sérieux une lettre anonyme informant qu'un coup se préparait au Bazar, et en mettant sa meilleure équipe sur le coup, celle du commissaire Hennion, il avait tenu à rassurer le Tout-Paris qu'il n'y avait rien à craindre. Cependant, Émeline fut amusée de constater que, pour l'heure, les policiers se contentaient de baguenauder en se rinçant l'œil. Le visage couvert d'une voilette, grimée en bourgeoise dans une robe vaporeuse dont elle n'avait pas l'habitude, Émeline était méconnaissable. Son allure ne correspondant en rien aux photographies de sa fiche de police, elle ne risquait pas d'être repérée.

Cependant, habituée à la prudence, Émeline prit tout de même soin de les contourner.

Apercevant la duchesse d'Alençon, présidente du comité de patronage, Émeline la dévisagea un bref instant. Elle dut bien admettre que cette femme du monde irradiait un certain charisme. Le menton haut, précédée d'une réputation dithyrambique, la dame patronnesse avait un visage sur lequel gravité et douceur s'accordaient à merveille. Elle était vêtue d'une robe de percale sombre et unie. Aucune plume, encore moins de ruban : la duchesse arborait une allure sobre, presque austère. Seule touche de coquetterie : des gants assortis à sa pochette et un éventail en soie bordée d'ivoire. Si Émeline ne pouvait savoir qu'il avait été apporté de Bavière, d'où la duchesse était originaire, elle n'en reconnut pas moins une magnifique pièce. La duchesse d'Alençon avait la chance d'avoir épousé un homme extrêmement riche, à la foi inébranlable.

« *Ni Dieu ni maître !* » marmonna Émeline en elle-même en fixant « la » d'Alençon : quand bien même la duchesse était incorruptible, une sale aristo restait une sale aristo, le poison de